



Commission d'art sacré

Œuvres restaurées de l'église Sainte-Catherine de Montfleur

Le 21 octobre dernier, Monseigneur Garin a béni deux statues et un tableau qui venaient d'être remises dans l'église de Montfleur après leur restauration.

Ces deux statues dans leur niche et ce tableau proviennent de la chartreuse de Sélignac, située dans l'Ain, à une quinzaine de kilomètres de Montfleur.



Vue cavalière de la chartreuse en 1784



La chartreuse aujourd'hui

Fondée en 1202, dans un village relevant de l'abbaye de Saint-Claude, cette chartreuse a connu bien des vicissitudes liées à notre histoire.

La Révolution française qui supprime les ordres et congrégations en 1790, fera partir les moines le 1^{er} octobre 1792 et procédera à la vente de la chartreuse comme bien national.

Vendue successivement à différents acquéreurs, elle sera rachetée en avril 1866 par les Chartreux qui s'y installeront à nouveau. Ils rebâtiront, entre autres, l'église qui sera consacrée en août 1870, le maître-autel provenant de la cathédrale de Saint-Claude.

Les moines sont à nouveau chassés en 1901 (loi Combes) et les bâtiments vendus. Là aussi plusieurs acquéreurs se succéderont et en 1912, une bienfaitrice les rachètent pour en faire don aux Chartreux.

Nouveau retour des moines qui seront sur place jusqu'en 2009, date à laquelle ils les confieront à une communauté de laïcs qui aujourd'hui encore animent un centre d'accueil spirituel.

Cette introduction, avant de parler plus précisément des œuvres, pour souligner les liens entre la chartreuse de Sélignac et notre diocèse, liens qui peuvent, en l'absence de documents spécifiques, éventuellement expliquer leur présence dans l'église de Montfleur.

1. Les statues

En bois polychrome, elles datent du XVII^{ème} siècle. Elles sont particulièrement remarquables par l'impression de mouvement et de vie qui s'en dégage. Les deux saints semblent vouloir sortir de la niche où ils sont placés pour venir à notre rencontre. Vêtus de la robe et du scapulaire blancs de l'ordre des Chartreux, ils représentent saint Bruno à gauche du chœur et saint Hugues de Lincoln à droite.

Saint Bruno.

Il naît vers 1030, à Cologne dans l'actuelle Allemagne.

Après avoir été chanoine dans sa ville natale, il part poursuivre des études à Reims. Là aussi, il est nommé chanoine de la cathédrale puis en 1056, recteur des études. Il le restera 20 ans, jusqu'à ce que des tensions entre les chanoines et l'évêque rémois Manassès (soupçonné d'enrichissement personnel !) amènent le Pape à déposer cet évêque.

Ne souhaitant pas devenir évêque, Bruno abandonne alors tous ses biens, habités qu'il est d'un fort désir de solitude. Avec six compagnons, il part vivre au désert de Chartreuse, sur les conseils de l'évêque Hugues de Grenoble. C'est ainsi que naît l'Ermitage de Chartreuse.

Les frères qui vivent avec Bruno, disent de lui qu'il est une règle vivante.

Cette règle cartusienne peut se résumer ainsi : contemplation et prière continuelle. Cela se retrouve dans d'autres ordres monastiques mais ce qui fait la différence des Chartreux pour y arriver est le chemin particulier emprunté. En effet, la vie d'un chartreux se partage entre solitude et temps de vie communautaire, plus particulièrement le déjeuner du dimanche. Dans cette vie d'ermite réunis en un même lieu mais vivant chacun dans sa cellule, la solitude permet une plus grande union à Dieu et aux hommes.

Mais revenons à Bruno.

En 1090, il est appelé à Rome par le pape Urbain II -un de ses anciens élèves à Reims- pour être son conseiller. Cependant, le besoin de solitude est plus fort et Bruno quitte finalement Rome pour la Calabre où il meurt en 1101.

Sa règle de vie se répandra dans toute l'Europe. En 1514, date de sa canonisation, l'ordre compte 5600 religieux, moines et moniales, répartis dans 198 monastères. On peut citer deux chartreuses jurassiennes importantes : la chartreuse de Valcluse dont les bâtiments reposent au fond du lac de Vouglans et la chartreuse de Bonlieu.



Ici, à Montfleur, Bruno est reconnaissable grâce à son habit et à la tête de mort qu'il tient dans la main droite, tête de mort qui symbolise la méditation sur le sens de la vie.

On peut dans certaines représentations trouver sous les pieds du saint une mitre et une crosse qui rappellent le refus de Bruno de devenir évêque.

Saint Hugues de Lincoln

Hugues naît en 1140 au château d'Avalon dans le Dauphiné. Cela explique que le dénomme aussi Hugues d'Avalon.

En 1163, il entre à la Grande Chartreuse dont il sera le procureur -religieux ayant en charge les questions temporelles et le bien-être matériel de ses frères, tout en les protégeant des bruits et nouvelles du monde- jusqu'en 1180. C'est alors qu'il est appelé par le roi Henri II d'Angleterre, époux d'Aliénor d'Aquitaine et père de Richard Cœur de Lion, pour être prieur de la chartreuse de Witham.



En septembre 1186, il est consacré évêque de Lincoln. La tradition veut qu'apparaisse alors dans les jardins de l'évêché un cygne blanc que, seul, Hugues peut approcher et nourrir. On dit même que plus tard, ce cygne sentant la mort prochaine de son maître refusa de se nourrir et mourut.

Hugues meurt le 16 novembre 1200 à Londres et est canonisé le 17 février 1220 par le pape Honorius III.

En lien avec les différents événements de sa vie, Hugues de Lincoln est représenté tenant une crosse d'évêque, avec un cygne et une mitre à ses pieds.

2. Le tableau

Maintenant, regardons de plus près le tableau situé au-dessus de l'autel latéral de la nef droite de l'église.



Cette huile sur toile, datée du XVIIème siècle et intitulé « le Rosaire » nous montre saint Dominique recevant le Rosaire des mains de la Vierge Marie et sainte Catherine de Sienne le recevant de l'Enfant Jésus. Les personnages se détachent sur un fond de paysage avec un château sur une colline et une église à coupole.

Au centre du tableau, la Vierge et l'Enfant Jésus apparaissent dans des nuées mouvementées habitées par quatre angelots. Ils sont placés dans une mandorle délimitée par un chapelet formé de perles et de roses pour marquer les 15 mystères - joyeux, douloureux et glorieux- du Rosaire, prière qui permet de méditer sur la vie de Jésus à travers les moments vécus par sa mère. Le fond de la mandorle est occupé par une gloire aux rayons dorés. Mandorle et gloire sont l'une et l'autre signes de gloire, la gloire étant, régime chrétien, la vie en Dieu.

Marie est couronnée et pose les pieds sur un croissant de lune, comme il est de coutume de la représenter après son Assomption.

Elle porte l'Enfant Jésus sur son bras gauche. Il a la tête ceinte d'une auréole et bénit de sa main droite.

Marie remet un chapelet à saint Dominique que l'on voit agenouillé à gauche dans la partie inférieure du tableau.



Il est reconnaissable à son habit noir et blanc qui est encore aujourd'hui la tenue des frères prêcheurs ou Dominicains, ordre qu'il a fondé en 1215.

Autre élément qui permet de le reconnaître, le chien portant dans sa gueule une torche enflammée couché à ses pieds. Cela reprend un songe qu'aurait fait sa mère lorsqu'elle était enceinte de lui ; elle l'aurait vu accompagné d'un chien noir et blanc avec cette torche.

On peut avoir deux interprétations quant à cette représentation. La première vient d'un jeu de mots en latin entre « dominicus » et « domini canus ou chien du Seigneur ». En effet, par leur lutte contre l'hérésie cathare, les dominicains ont parfois été considérés comme les chiens de garde de l'Eglise.

Quant à la torche, elle peut symboliser la mission d'éclairer le monde. Les dominicains, ordre mendiant, ont pour vocation de prêcher l'Évangile en paroles et par leur vie ; ils ont mission de l'éclairer à ceux à qui ils sont envoyés.

Dans sa main droite, Dominique tient un lis, symbole de pureté qui le relie encore plus à Marie, les dominicains ayant eu un rôle important dans l'expansion de la prière du Rosaire.

L'Enfant Jésus, Lui, remet un chapelet à sainte Catherine de Sienne représenté à droite dans la partie inférieure du tableau.



Etonnante figure que cette jeune femme qui vécut 33 ans au cœur du XIV^{ème} siècle en Italie et qui fut proclamée Docteur de l'Eglise en 1970 par Paul VI, alors qu'il est dit qu'elle savait à peine lire et écrire.

A 16 ans, elle devient tertiaire dominicaine et mène alors une vie d'ascèse. Tourmentée par les déchirures qui traversent alors l'Eglise, elle travaille à sa réunification et à la paix, plus particulièrement en conseillant le pape Urbain VI.

Le 4^{ème} dimanche de carême 1375, elle reçoit les stigmates -visibles sur ses mains dans le tableau- qui lui font ressentir dans sa chair les douleurs du Christ qu'elle avait pris comme époux. C'est aussi ce que signifient dans cette représentation la couronne d'épines qui entoure sa tête et la croix qu'elle tient de la main gauche.

Saint Jean-Paul II a pu dire d'elle que « c'est la sainte qui le plus aimé l'Eglise et qu'elle entra avec un regard sûr et des paroles de feu dans le vif des problèmes ecclésiastiques de son époque ».

Alors, avec ces saints présents dans l'église de Montfleur, nous pouvons que nous réjouir d'avoir sous les yeux de tels exemples et modèles de vie donnée à Dieu, vie donnée pour le rayonnement de la foi par la prière, la méditation et la paix.

Bertane Poitou
Commission d'art sacré – Diocèse de Saint-Claude
Novembre 2023